

11 Rés

15 Centimes

N° 3. — Samedi 6 Décembre 1913

# Le Bonnet Rouge



TOMBÉ!



— Tout est à recommencer !...

# Notre Concours du Jeu de Massacre

## 200 PRIX

De nombreuses réponses nous sont déjà parvenues, et dès la semaine prochaine nous en commencerons la publication.

Voici, en attendant, la liste des prix magnifiques que l'Administration du *Bonnet Rouge* qui, comme on le sait, ne recule devant aucun sacrifice pour faire plaisir à ses lecteurs, distribuera aux heureux concurrents :

- 1<sup>er</sup> PRIX : Une croix de la Légion d'honneur (prix courant : 40.000 francs, tarif syndical. Mais nous aimons autant dire tout de suite que le *Bonnet Rouge* ne la paiera pas ce prix-là. C'est notre bon ami, M. Caillaux, qui nous l'offre, en plus des 80.000 francs dont parlèrent naguère d'excellentes et probes gazettes et qu'ont vu verser, de leurs yeux vu, un certain nombre de braves unifiés et de bons anarchos.)
- 2<sup>e</sup> PRIX : M. Poincaré et son cochon. Souvenir national d'un grand voyage à travers la France. C'est un jouet mécanique charmant. Le président salue; le cochon tire la langue et remue la queue. Succès assuré pour le Nouvel An. On y joindra un exemplaire de la plaidoirie que M. Poincaré, avocat, prononça en faveur de certaine famille contre le gouvernement cubain.
- 3<sup>e</sup> PRIX : Les œuvres (vers et prose) de M. André de Fouquières, y compris celles qu'il publiera prochainement, et que nous avons achetées à prix d'or chez leurs auteurs.
- 4<sup>e</sup> PRIX : Quelques articles inédits du citoyen Gustave Hervé sur le Bloc.
- 5<sup>e</sup> PRIX ET SUIVANTS JUSQU'AU 100<sup>e</sup> : Bureaux de tabac et trésoreries générales.
- 101<sup>e</sup> PRIX ET SUIVANTS JUSQU'AU 150<sup>e</sup> : Poireaux au choix. M. Clémentel, grand distributeur de rubans verts, les a égarés un jour qu'il avait été chargé de veiller sur la Présidente.
- 151<sup>e</sup> PRIX : Un abonnement éternel à *Socialisme et lutte de classe*, journal gai, qui paraîtra prochainement.
- 152<sup>e</sup> PRIX : L'épée — un peu rouillée — de M. Paul de Casagnac.
- 153<sup>e</sup> PRIX : Le trombone de M. Millerand (Alexandre).
- 154<sup>e</sup> PRIX : L'ombrelle de M. de Max.
- 155<sup>e</sup> PRIX : Le *Fils de Tarascon*, roman de cape et d'épée vécu, par le Petit Fécal.
- 156<sup>e</sup> PRIX : Le siège municipal du citoyen Dormoy, dont on annonce l'imminente démission (Dormoy, qui ne veut pas cumuler, opte pour les pompes funèbres).
- 157<sup>e</sup> PRIX : Les ciseaux qui servirent au maître Victor Snell pour mettre au point les œuvres de cet écrivain qui s'appelait Guy de Maupassant.
- 158<sup>e</sup> PRIX : La bénédiction de Mgr Amette, du grand rabbin ou du citoyen Jules Guesde, au choix.



159<sup>e</sup> PRIX : L'original de la lettre du citoyen Renaudel (Salon des humoristes) et la photographie publiée dans les Choses maussades de l'*Humanité*, du même citoyen, saisi par l'objectif au moment où il lisait le *Bonnet Rouge*.

160<sup>e</sup> PRIX : Un poste de trésorier au parti radical (vu l'état de la caisse, nous croyons pouvoir affirmer qu'on ne demandera pas plus de 2 fr. 50 de cautionnement).

Enfin, les auteurs des quarante plus mauvaises réponses recevront, en guise de châtiment, les œuvres complètes de Mme Lucie-Delarue-Mardrus.

Nous rappelons que les deux questions posées sont celles-ci :

1<sup>o</sup> *Quels sont, parmi les 597 députés de la Chambre française, ceux qui vous paraissent pouvoir disparaître sans dommage pour les intérêts et la joie du pays ?*

2<sup>o</sup> *Quelles sont les raisons que vous pensez faire valoir pour obtenir leur mise en disponibilité par retrait d'emploi ?*

Il est bien entendu que les députés peuvent participer au concours. Nous ne demandons aux concurrents que deux choses : de la bonne humeur et de la courtoisie.

\*\*\*\*\*

## NOEL ! NOEL !

*Avec tous les amis que sont ses lecteurs, Le Bonnet Rouge célébrera Noël.*

*Mais foin des Jésus pâles, vagissant aux crèches en sucre candi des bondieuseries de St-Sulpice ! A travers le monde, nous glanerons les espoirs païens de la Noël humaine. Et ceux qui en magnifieront la tendresse, la beauté ou la joie, seront parmi les plus grands entre les bons littérateurs et les artistes de notre temps.*

*48 pages, en quatre couleurs, sur papier de grand luxe, ce numéro hors série sera mis en vente le 25 Décembre.*

*Le Bonnet Rouge offre gratuitement ce numéro à tous ses abonnés et aux nouveaux abonnés d'un an, dont l'abonnement lui parviendra avant le 20 décembre, et ce sera, dans leur sabot, le plus beau des cadeaux de Noël.*

"LA NOËL HUMAINE" est le premier numéro d'une série. A chaque grande date : 18 mars, naissance du Printemps ; 14 juillet, etc., le *Bonnet Rouge* éditera un numéro spécial dont nos amis apprécieront la valeur par la qualité du numéro de Noël. Tous ces numéros seront offerts et expédiés gratuitement à nos abonnés d'un an.

8 Bd DES ITALIENS  
(ADRESSE PROVISOIRE)  
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51.

Secrétaire général :  
EUGÈNE MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :  
MIGUEL ALMEREYDA

Le "Bonnet Rouge" paraît tous les samedis

ABONNEMENTS :  
France et Colonies :  
Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50  
Union Postale :  
Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50.

Administrateur :  
PAUL RAOULT

# SALUT AUX MORTS!

## Impression de séance

*De profundis!*

Les voilà, ces grands hommes, les derniers débris du ministère national, la vieille garde du Poincarisme intégral, couchés sur la terre froide.

La main des Parques blêmes, irrévérencieuse, a tiré la barbe de Dumont. Et Barthou, l'imprudent, n'ayant pas lâché la main de son ministre des finances, ce fut la catastrophe.

Ils y restèrent tous.

Horribles et perfides, les députés, que l'on disait édentés, se sont rués sur la proie, tandis que le piqueur Caillaux sonnait l'hallali :

— Taïaut!... Caillaux!... Caillaux!... Taïaut!...

Barthou râlait; Dumont, convulsé, cherchait à rattraper son génie en vadrouille; Etienne, l'oreille basse et l'œil inquiet, hurlait à la lune — à la mort: Ouenza! Ouenza!... Ratier, terne et grave, silencieux et résigné, attendait le coup de grâce.

— France nous l'avait conseillé: Pichon le Camp! criait Klotz au valeureux ministre des affaires étrangères. Et

Clémentel pleurant, gémissant, hoquetant, envoyait une suprême pensée à la présidente...

Ils sont morts, morts au champ d'honneur. Priez pour eux, âmes charitables! Ils travaillèrent pour Dieu et pour l'Eglise, Dieu et l'Eglise leur revaudront ça.

## VIVE LA RÉPUBLIQUE!

« Pujo termine en montrant quelle doit être notre méthode d'action dans la situation actuelle. Cette situation, c'est ce qu'on a appelé le « poincarisme », mouvement dont le sens est patriotique et non républicain, et qui est notre œuvre en grande partie. »

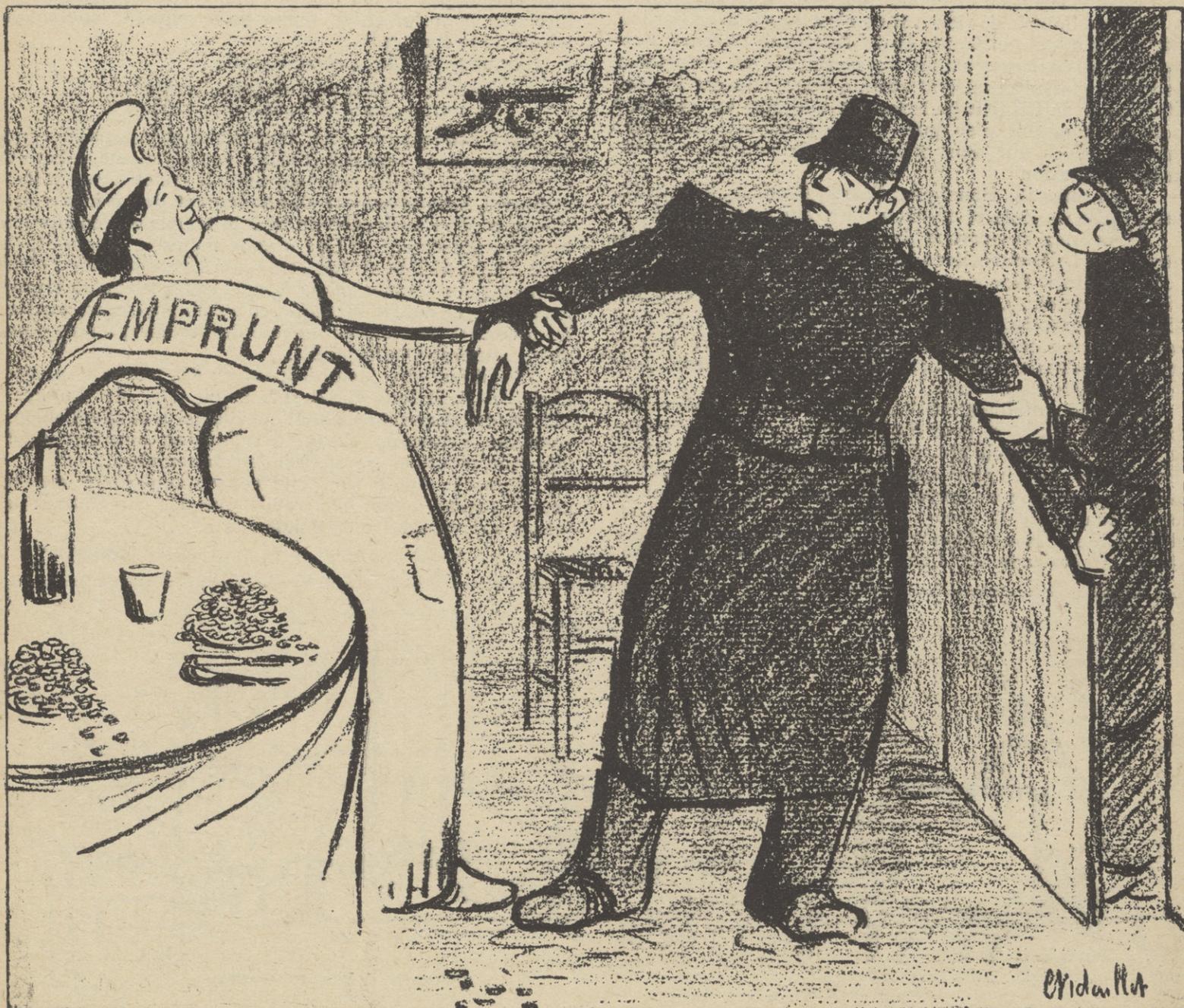
*(Compte rendu du congrès d'action française, Action française 30 novembre).*

« Le poincarisme, c'est-à-dire ce renouveau de patriotisme qui est bien indépendant de la personne de M. Poincaré et a été déterminé par l'Action française, ne laisse aux camelots que peu d'occasions de se montrer dans la rue.

Cependant, ce mouvement nous sert, malgré de trompeuses apparences, et finalement nous profitera, qu'il s'amplifie ou qu'il échoue. »

*(Rapport de Marius Plateau sur la Fédération nationale des Camelots du Roi au même congrès).*

☐ ☐ ☐ L'EMPRUNT ☐ ☐ ☐



— Si c'est pour nous, je vous en prie, ne faites pas de frais. Nous préférons nous en aller...

(Dessin de VIDAILLET.)

## NOTRE JEUNESSE

C'est elle, notre jeunesse, que l'on a enterrée, lundi dernier, à Camaret, dans le petit cimetière où Mme Antoine, la femme du fondateur du Théâtre-Libre, avait demandé qu'on fit son lit de repos éternel...

Qu'elle y dorme en paix, loin de ce monde dramatique si décevant et qu'elle a tant aimé !

Deux femmes étaient, à nos yeux, le souvenir vivant de ces temps héroïques où le théâtre, enfin libre ! avait un bonnet rouge et le jetait par-dessus les derniers moulins de Montmartre !

Mme Antoine était l'une de ces femmes, la plus jeune. L'autre était Mme Barny, que Sainte-Périne abrite encore... La jeune avait quitté l'administration des Postes ; la plus âgée avait abandonné un atelier de couture qui la faisait vivre, pour suivre l'employé à la Compagnie du gaz qui, sans ressources et riche seulement de son ardeur conquérante, avait l'audace de défier les faux dieux qui régnaient sur les planches.

Ah ! le bel émoi parmi nous, à cette bonne nouvelle !

De quel cœur pur et désintéressé nous nous groupions autour d'Antoine, sous son bonnet rouge, ce soir de la fin de mars 1887 où, 37, passage de l'Elysée des Beaux-Arts, le rideau se levait sur le premier spectacle du Théâtre-Libre !

On ne doutait de rien... si ce n'est du génie de Sardou, de la bonne foi de Sarcey et de l'intégrité d'Henry Fournier. On était prêt à tous les sacrifices ; on apportait à Antoine, pauvre et vaillant comme nous, non pas le désir de gagner de l'argent (puisque son initiative en coûtait à tout le monde et n'en procurait à personne, les pièces n'étant jouées que deux fois), mais la joie et le souffle d'une révolution !

Vous étiez là, Hennique, Céard, Alexis..., comme l'avant-garde de Zola et des Goncourt, qui allaient venir...

Vous étiez là Georges Ancey, Salandri, Jean Jullien, Arthur Byl, Fernand Ices, Ajalbert, Courteline, Boniface, Louis Mullem, Gramont, Darzens, Méténier, Paul Margueritte, Bonnetain, J.-H. Rosny, Henry Fèvre, Albert Guinon, Claude Couturier, Darien, Jules Perrin, Tabarant, Laumann, et tous ceux que j'oublie, braves essayeurs de plâtres qui prépariez, chauffiez, assainissiez la maison, pour les profiteurs expectants...

Et Mme Antoine aussi était là, pas femme de directeur pour deux sous... ni pour dix mille francs ! Elle le fit bien voir. Car après avoir été, dans le *Baiser* de Théodore de Banville, « une fée gracieusement poétique », disait celui-ci avec reconnaissance ; après avoir fait une réalité admirable et touchante de la *Sœur Philomène* de Vidal et Byl, d'après le roman des Goncourt ; après une création encore dans la *Rolande* de Louis de Gramont, en 1888,

Mlle Deneuilly, devenue Mme Antoine, disparut, se consacra toute à ses devoirs de mère.

J'ai tort de dire qu'elle disparut, parce qu'elle rentra dans la vie privée. La vérité, c'est qu'elle ne quitta jamais le champ de bataille, c'est qu'elle y demeura toujours aux côtés d'Antoine : dans la victoire, pour lui verser le vin d'honneur ; dans la défaite, pour panser ses blessures et le reconforter.

Ce fut une compagne incomparable et telle que j'en souhaite une à tous les lutteurs. Je l'apercevais dans sa loge, les soirs de répétition générale, attentive, émue, effacée, suivant la représentation avec les yeux qu'avait l'auteur lui-même pour sa pièce. Car c'est pour cela que je l'aimais et que je pleure sur elle... Son souvenir était fidèle, son amitié était sûre, son estime, qu'elle ne prodiguait pas, était infiniment précieuse. Combien de fois l'ai-je vue prendre le parti de l'auteur, non seulement contre tout le monde, mais également contre Antoine, déconcerté par l'attitude d'un public hostile ? Elle était clairvoyante, ce qui est bien ; mais elle avait le courage de ses opinions, ce qui est mieux. Jamais elle n'a lâché pied... Antoine, lorsqu'il perdait la partie, trouvait derrière lui une ambulance... Et l'auteur malheureux que je fus une fois (entre autres), pouvait se dire que pour lui aussi, tandis qu'il saignait, quelqu'un faisait de la charpie !

Elle n'est plus là..., elle est partie...

*La chose simplement, d'elle-même, arriva,  
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va !*

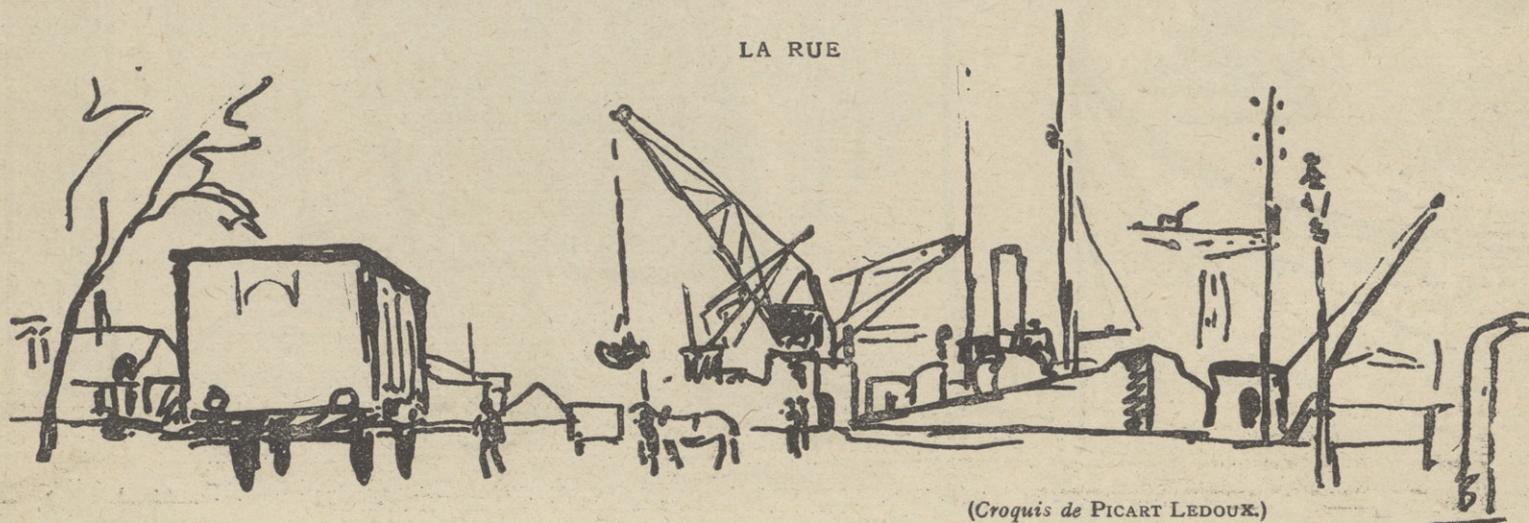
Elle a beaucoup souffert, cependant, et je crois bien que l'abaissement où tombe le théâtre actuel ; ajouta encore à son supplice. C'était pour en venir là qu'on avait trimé, combattu, usé ses forces ! Des ateliers et des usines s'élevaient, où l'on avait rêvé de bâtir le temple et d'en être les humbles desservants... Une grande industrie florissait, là où le Théâtre-Libre avait dressé ses tréteaux de misère et de gloire ! Quant au magnifique bonnet rouge promené devant le parterre, au bout d'une pique, ce n'était plus qu'un oripeau de circonstance, sous un numéro de vestiaire, au magasin des costumes ! Quelle pitié !...

Mais il faut être juste ! Tous ceux des temps héroïques n'ont pas renié leur foi. Il en est qui, telle M<sup>me</sup> Antoine, ont préféré disparaître, plutôt que d'avilir leur talent et leur caractère. Beaucoup, qui furent à la peine et ne furent pas au profit, n'ont pas été au déshonneur non plus...

Et c'est peut-être sur cette pensée consolante que la pauvre femme, ayant déjà replié une aile en quittant la scène, a replié l'autre en quittant la vie...

LUCIEN DESCAVES.

LA RUE



(Croquis de PICART LEDOUX.)

# AUX ÉCOUTES



## Autour de la Chute

Après la défaite, les Excellences déchuës voulurent faire bonne contenance.

On vit nos jeunes « anciens ministres », gais et tapageurs, errer de taverne en taverne. Parfois ils s'amüsèrent eux aussi au petit jeu des combinaisons.

Ce fut une fête charmante, et du plus pur esprit démocratique. On évoqua Cincinnatus.

Avant même que la crise fût officiellement ouverte, tous ceux qui prévoyaient que le gouvernement ne se tirerait pas du borbier financier songeaient à lui trouver un successeur.

On pensait beaucoup, un peu partout, à M. Jean Dupuy. Mais M. Jean Dupuy est directeur du *Petit Parisien*. Et le *Journal* et le *Matin* n'admettent pas que la maison d'en face ait le pas sur eux.

Le soir même de la chute, MM. Letellier et Bunau-Varilla firent des représentations à M. Poincaré.

Il fallait choisir : le ministère Dupuy, c'était, sinon la bataille, du moins la bouderie. On ne parlerait plus de la présidence nationale, des magnifiques randonnées, du Chef si longtemps attendu, et enfin trouvé...

Et M. Poincaré hésite.

À la présidence du conseil, on ne s'attendait pas à la chute. M. Barthou avait fait procéder à un pointage sérieux, et il était sûr de la victoire.

— Nous ferons en tous cas janvier, disait-il couramment, et, après, nous verrons...

Un déjeuner était même préparé pour fêter, entre amis, le succès du ministère dans le débat financier.

Seul, un sage, M. Lamirault, chef de cabinet de M. Barthou, avait senti venir le grain : deux jours avant la défaite, il s'était fait nommer percepteur à Paris, au 17<sup>e</sup> arrondissement (revenu minimum : 15.000 francs).

Dans la tourmente des heures de bataille, on remarquait, à la Chambre, un petit homme jeune, mince et menu, et toujours très affairé.

C'était un gros personnage : M. Luquet, directeur du mouvement des fonds.

Ballotté par la tempête, exténué, découragé, ce petit homme, sur qui pesait la responsabilité de ce grand débat, allait de M. Klotz à M. Dumont, s'efforçant d'accommoder les idées nouvelles du premier aux vieux projets du second.

À la vérité, il n'y réussissait guère ; heureusement que le vote sur l'amendement Delpierre mit tout le monde d'accord !

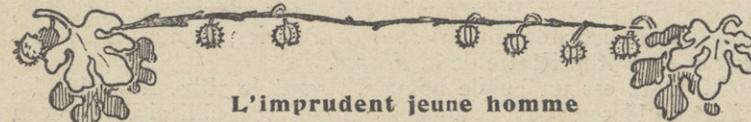
Après la chute :

Dans les couloirs, un homme passe, la mine défaite, le pas fatigué. Des gens saluent, des mains se tendent. Ce sont des effusions silencieuses et désespérées...

Et M. Henry Bérenger continue son interminable promenade en répétant :

— C'est la crise, c'est la grande crise. Je vous l'avais bien dit, mes amis. C'est la crise que je vous annonce depuis 1910... Comment s'en sortira-t-on ? Comment ?

Et dire que nul ne songea que M. Henry Bérenger aurait pu...



## L'imprudent jeune homme

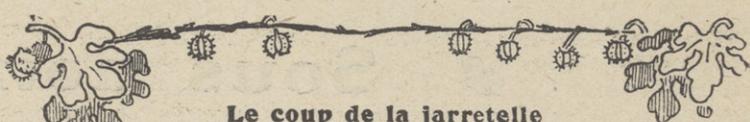
M. Maurice Reclus, le sémillant chef de cabinet du sous-secrétaire des Beaux-Arts aujourd'hui renversé, va bientôt convoler en justes noces. La religion de sa fiancée — une riche israélite, fille d'un ami des Rothschild, adjoint au maire du IX<sup>e</sup> arrondissement — lui interdit de passer par l'église ou par le temple. Un simple mariage civil, alors ?

Mais que diront les amis bien pensants de l'Élysée ?

Le beau-père eut raison d'avoir confiance en l'étoile de son futur gendre. Il sera ministre. On croit déjà qu'il l'est : écoutez cette histoire :

Une dame amie des Arts avait prié à déjeuner le sous-secrétaire des Beaux-Arts et son chef de cabinet. On introduit dans le salon un monsieur brun, d'aspect réservé, et un monsieur blond, d'allure très vive. La maîtresse de maison ne s'y trompe pas et reconnaît dans le plus alerte le sous-secrétaire d'État. D'ailleurs, il ne cesse pas de parler, conte des anecdotes, parle du conseil des ministres, expose des vues politiques, tandis que l'autre, l'air emprunté, dit juste un mot de temps à autre. C'est bien le plus jeune — mais comme il a l'air jeune ! — qui est le ministre.

Et, quand on passe à la salle à manger, la dame place à sa droite M. Maurice Reclus et à sa gauche M. Bérard.



## Le coup de la jarretelle

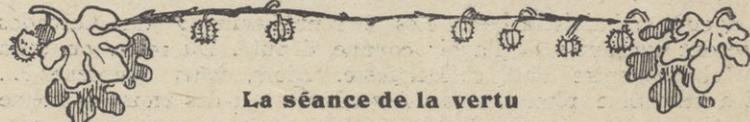
Lorsque la jolie Mme de L... sort avec son mari dans les rues de la capitale, il est bien rare qu'elle ne se livre pas à un curieux petit manège : elle s'engouffre tout à coup sous une porte cochère et réapparaît quelques instants après en déclarant :

— Ma jarretelle s'était décrochée. Mais tout est réparé.

Mme de L... a confié l'autre jour à une amie :

— Tu comprends, c'est une explication que je tiens en réserve, pour le cas où mon mari me surprendrait, sortant d'une maison qu'il ne connaît pas. J'ai toujours l'excuse de la jarretelle.

Nous donnons le tuyau à toutes nos lectrices pour ce qu'il vaut. S'il peut une seule fois éviter de la souffrance à un mari jaloux, le coup de la jarretelle mérite la sympathie des gens d'esprit.



## La séance de la vertu

On s'ennuya ferme...

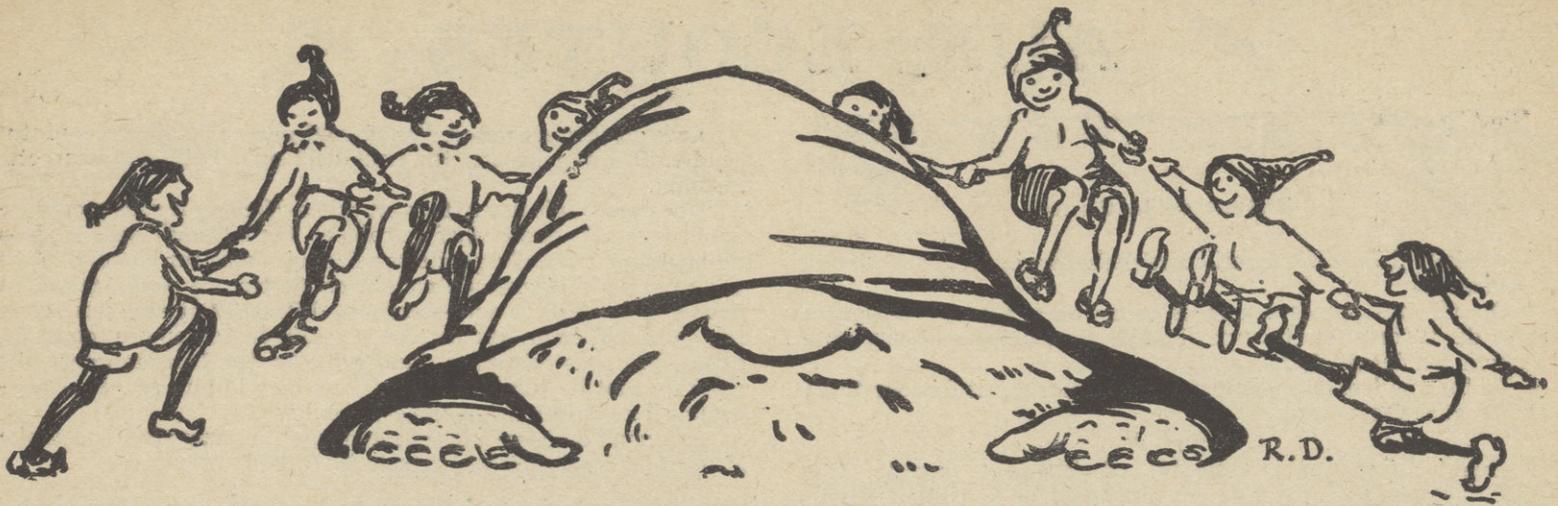
Et nous ne savons pourquoi les femmes du monde et les autres s'obstinent à fréquenter l'Institut. L'éclairage des verrières rend blafards les teints les plus clairs. L'ocre à la mode y pâlit. Les paupières y paraissent bouffies, les joues mornes et tombantes. Pourtant, en cette séance où palabrerent MM. Lamy et Bazin, Mme Poincaré fut assassinée de mille coups d'œil et les académiciens, vieillards aux yeux clignotants ou hommes mûrs raidis, contemplés avec concupiscence par toute une peuplade empanachée de femmes chics.

La vertu et les lettres eurent à souffrir des orateurs...

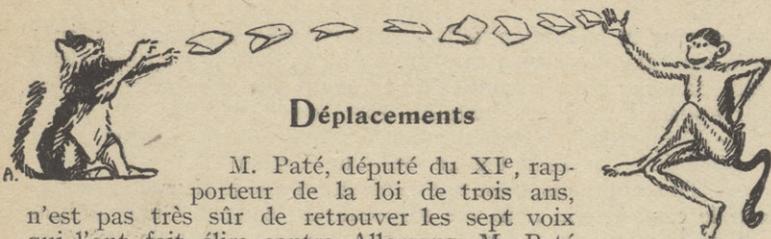
Dites à dix personnes rencontrées sur le boulevard : « Faites-moi le portrait de M. Lamy, l'académicien ! » Vous ne recueillerez que des sourires railleurs, voire des injures. Au vrai, M. Lamy n'existe pas. Et c'est le plus clair de sa réputation. Il parla pourtant des lettres et des prix littéraires. Il prononça les noms du D<sup>r</sup> Grasset, de Romain Roland, de Claudel. Nous en fûmes surpris, et un peu gêné... car, enfin, si M. Lamy admire comme nous le D<sup>r</sup> Grasset, Romain Roland et Paul Claudel, quelle sera son originalité ?

Un amusant intermède avait été réservé aux spectateurs de cette lugubre séance par un des quarante, un humoriste, sans doute. M. Richepin fut présenté en liberté : il lut des vers. Les dames se pâmaient ; les vieillards opinaient. M. Hervieu regardait sa rosette en rougissant. Et toutes les petites Annales, et toutes les mères des petites Annales, et Mme Brisson, et M. de Freycinet, qui est sourd, souriaient... Les vers de M. Porcher sont beaucoup moins mauvais que M. Richepin n'a voulu nous le faire croire...

Puis M. Bazin parla de la vertu et nous aimons mieux ne rien dire de la vertu de M. Bazin. À la fin de chaque paragraphe de ce discours nous attendions un « Vive Jésus » qui ne venait pas. Et ce fut si soporifique, si miraculeusement « boutique de la rue St-Sulpice » qu'un prêtre mondain, Mgr M..., qui se trouvait dans l'assistance, dit à un de nos confrères « Ce Jean-foutre nous donnerait envie d'aller au mauvais lieu ».



## \* Sous notre Bonnet \*



### Déplacements

M. Paté, député du XI<sup>e</sup>, rapporteur de la loi de trois ans, n'est pas très sûr de retrouver les sept voix qui l'ont fait élire contre Allemane. M. Paté lâche donc Paris et tente la fortune à Vire, le pays des andouilles, contre le bonapartiste Delafosse. Il paraît, d'ailleurs, que sa candidature « fait merveille ». Nous n'en sommes pas étonnés, Mme Paté est de Vire, et elle est riche. M. Paté, lui, est bien en cour; il est, en outre, un généreux dispensateur de «aveurs administratives». Les « républicains » du Calvados seront enchantés de l'avoir comme député. Du reste, on aura à choisir entre Paté et Delafosse. Alors, vous comprenez?... La discipline républicaine... Les adversaires des trois ans même voteront donc pour M. Paté, et sa victoire sera une « grande victoire républicaine ».

Et puis, qui sait?... D'ici là, M. Paté aura peut-être lâché les trois ans.



M. Henry Paté est le fils d'un universitaire normand et il a épousé une Normande. Son histoire et celle de sa famille valent d'être contées.

En 1894, arrivait au lycée de Coutances (Manche), comme professeur (plus exactement comme *chargé de cours* de quatrième) un fort brave homme, déjà âgé (55 ans environ), qui avait longtemps enseigné au Prytanée militaire, puis à l'École Monge, et avait enfin été envoyé au lycée de Digne. M. Paté devint vite sympathique à tous; son fils, son troisième fils, était alors élève de rhétorique: assez gentil, d'intelligence moyenne, il était un de ces élèves qui n'ont pas d'histoire, et rien assurément ne permettait de pressentir en lui un des sauveurs de la patrie. Au bout de quelque temps on s'aperçut dans la petite ville que la famille Paté... tirait déplorablement le diable par la queue. On prenait à crédit chez tous les fournisseurs; on essayait même d'acheter à crédit au marché! On sollicitait aussi et parfois on obtenait de certains collègues le prêt de petites sommes.

Plaie d'argent n'est pas mortelle, et il serait sans intérêt de raconter ces misères si l'on ne savait que M. Henry Paté a dépensé de grosses sommes en 1910 dans la première circonscription du XI<sup>e</sup> et qu'il n'a dû qu'à l'argent les sept voix de majorité (y étaient-elles bien, les sept voix?) qu'il obtint sur Allemane.

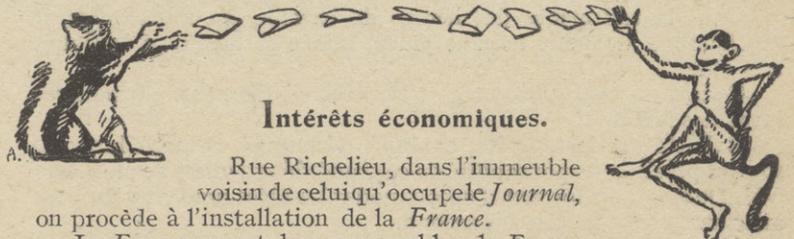
En effet, tandis que M. Paté père poursuivait jusqu'à 66 ans sa carrière au lycée de Coutances, Henry Paté, engagé dans l'artillerie, entra à l'École de Versailles et en sortait officier. Un jour, le jeune officier, beau garçon, aimable, voyageait sur la ligne de Paris à Granville. Il lia conversation avec un monsieur déjà âgé et plut tellement à son interlocuteur que celui-ci résolut de faire d'Henry Paté son gendre. Le mariage se fit; comme la famille de Mme Henry Paté était riche, les journaux locaux publièrent de la cérémonie les comptes rendus les plus sympathiques; il y en eut un qui, pour la circonstance, n'hésita pas à qualifier d'ancien pro-

fesseur de faculté le vieux professeur de 4<sup>e</sup> du lycée de Coutances. Quelque temps après, le beau-père mourut et Henry Paté se vit en possession d'une belle fortune.

Devenu riche, il s'empressa de quitter cette armée française qu'il aime tant et de se lancer dans la politique.

Mais il y a toujours dans la petite ville normande que la famille Paté a habitée des fournisseurs qui n'ont pas été payés et qui s'étonnent un peu quand ils entendent dire que M. Paté fils a conquis à prix d'or un siège de député. Et cela, le distingué rapporteur ne l'ignore pas: il y a quelques années, il est allé à Coutances en automobile avec sa mère; reconnaissant Mme Paté, une brave marchande de chaussures s'élança en brandissant une note impayée. Mais que faire contre une auto? Henri Paté démarra à toute vitesse et la marchande de chaussures n'eut qu'à se lamenter et à s'indigner.

M. Henry Paté nous prêche le sacrifice. Il y en a un que nous lui recommanderions: ce serait celui de quelques billets de mille francs (oh! il n'en faudrait pas beaucoup!) pour payer les vieilles dettes criardes de sa famille.



### Intérêts économiques.

Rue Richelieu, dans l'immeuble voisin de celui qu'occupe le *Journal*, on procède à l'installation de la *France*.

La *France* se met dans ses meubles; la *France* possède un hôtel, comme les grands quotidiens. La *France* va donc repaître?

Erreur! elle paraît très quotidiennement. Et c'est une curieuse histoire. Elle connut, avec Lalou, le succès et la fortune, au temps du boulangisme. Puis vinrent les mauvais jours. Elle fut prise au mois par un loueur de voitures qui, six mois après, était promu chevalier de la Légion d'honneur; le lendemain les locaux étaient fermés. Elle passa de mains en mains; un temps elle fut affirmée par MM. Grillé et Oulman, le futur directeur du *Ruy Blas*; puis ce dernier la dirigea seul pendant plusieurs années. Elle sombra, puis on la retrouve en la possession de M. Edmond Théry, directeur de l'*Economiste Européen* et conseiller aulique au ministère des finances.

Enfin Putz vint, Putz, ancien rédacteur commercial du *Siècle*, ancien administrateur du *Gil Blas* de Périer, aujourd'hui directeur et seul propriétaire de la *France*.

M. Putz est un habile homme. Ayant le titre, il voulut lui refaire un blason; et il fit appel à l'armorial républicain. M. Puech du ministère Briand et M. Julia, du cabinet Doumer, se partagent la direction politique. M. Ajam, grand ami de M. Caillaux, est le leader de la maison. Autour de ces seigneurs de haute importance on a groupé tous les parlementaires qui, soit par leur situation de rapporteurs des grandes commissions, soit par leurs amitiés politiques, sont à même de devenir ministres ou d'exercer une influence sur les ministres du jour. Tous grassement payés, tous traités avec grands égards et ravis de leur « patron ».

Voilà la devanture. Dans l'arrière-boutique se tiennent

MM. les Intérêts Economiques, c'est-à-dire, les Assurances, la Métallurgie, le Syndicat des négociants en vins, la Chambre syndicale des propriétaires, le Syndicat des vins de Champagne, la Haute banque.

On fait des campagnes contre l'impôt sur le revenu, contre le monopole des assurances, contre le monopole de l'alcool, pour la revision du tarif douanier, pour l'emprunt.

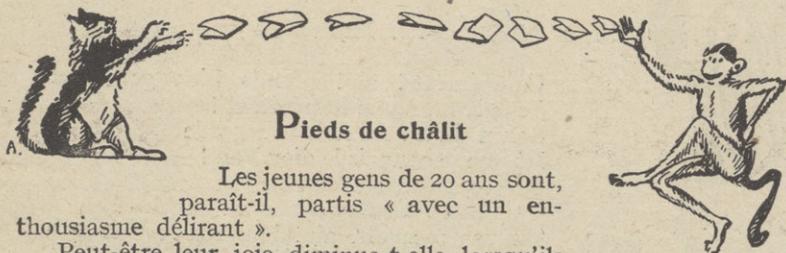
Et l'on fait de bonnes affaires, car la Société Putz et C<sup>ie</sup> se monte au capital d'un million et la France s'installe dans son hôtel payé comptant.



Les Intérêts Economiques français sont-ils les seuls bailleurs de fonds ? Des gens bien informés prétendent que l'on ne dédaigne pas non plus de servir les intérêts économiques de l'étranger, de la finance allemande, et du commerce allemand, pour préciser.

Dernièrement la France envoyait à ses frais M. Ajam en mission en Allemagne pour préparer les voies à un congrès douanier franco-allemand qui vient de se tenir à Paris. On assure que de gros Intérêts Economiques s'intéressent fort à cette campagne qui, si elle réussit, aura d'heureuses conséquences pour certains d'entre eux.

Et cela prouve que M. Putz est un homme qui arrivera, qui est arrivé... à ses fins.



### Pieds de châlît

Les jeunes gens de 20 ans sont, paraît-il, partis « avec un enthousiasme délirant ».

Peut-être leur joie diminua-t-elle lorsqu'ils arrivèrent dans la chambre : la plupart durent en effet, surtout dans l'Est, coucher à terre. On manque de « pieds de châlît ».

Ce n'est pas que l'administration de la guerre, toujours prévoyante, n'en ait pas commandé. Mais on ne les a pas livrés. Des colonels ont demandé l'autorisation d'en acheter directement. Refus : un marché a été passé, il devra être exécuté.

— Que faire, en attendant ? répondirent-ils.  
— Débrouillez-vous !

Ils se débrouillèrent en faisant fabriquer des pieds de châlît en bois ; ceux-ci supportèrent facilement les lits vides, mais, lorsque les hommes furent couchés dessus, ils se brisèrent.

On se débrouille donc en mettant les couchettes sur le plancher. Après tout, à la guerre comme à la guerre ! Demandez plutôt à M. Etienne.



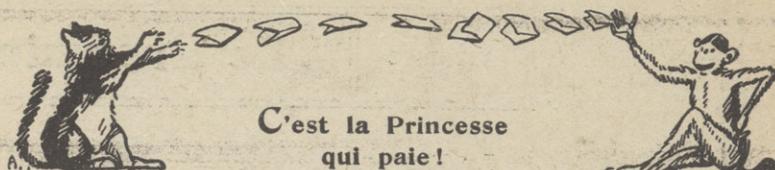
### M. Lampué et les écoles professionnelles

Le Conseil municipal vient de s'occuper de la crise de l'apprentissage et des écoles professionnelles. Sait-on que le vieux gâteux qui, l'an dernier déjà, débagoulait sur le Salon d'Automne, le conseiller-photographe Lampué, aura été un des instruments les plus terribles de leur dégringolade future ? C'est lui, en effet, qui, en faisant modifier le décret portant nomination des directeurs d'écoles professionnelles a ouvert la porte à tous les requins de la politique et du journalisme ; à tous les ratés de l'art, de l'industrie et du commerce.

Il y a quelques années, dans on ne sait quelle réunion où l'on parlait chevaux, irrigation, littérature ou vidange, Georges Lecomte conférençait. On connaît l'universelle incompétence du personnage ; mais il n'est marmite vide qui ne trouve cruchon plus vide encore. Lampué, bavard inconsistant, fut ébloui de la facon universelle de l'autre. Il se dit : « Voilà mon homme ! Voilà l'homme qu'il faut à l'Ecole Estienne », car Lampué, que certains appellent Lampue (sans accent) est membre du comité de patronage de cette école professionnelle.

Et il n'eût de cesse qu'il n'eût fait modifier le fameux décret. Cela fut facile : Caser quelques incapables de plus n'avait rien qui pût déplaire aux ministres républicains.

Le résultat ne s'est pas fait attendre : à l'École Boule, Fernand David casa un vague architecte dont les affaires n'avaient pas été, paraît-il, prospères et à qui il devait une compensation ; à Estienne on bombardra Georges Lecomte.



### C'est la Princesse qui paie !

Pourtant, Georges Lecomte, directeur en exercice, ne s'est pas encore installé définitivement boulevard Blanqui.

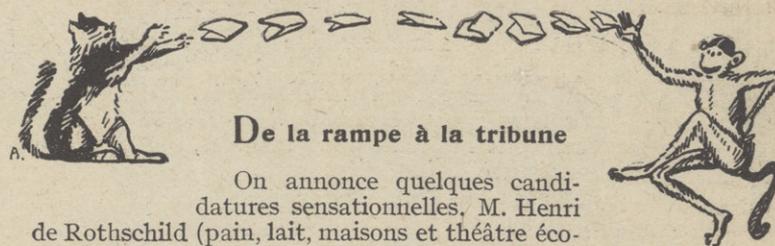
L'ancien directeur, dont la femme faisait elle-même ses lessives et raccommodait ses chaussettes, se trouvait très bien dans les vastes locaux qui constituaient ses appartements particuliers.

Quand Lecomte vint visiter, le nez de tapir s'allongea en contemplant cet arrangement. Jamais Mme Georges Lecomte, veuve Jacob et née Godchau, ne consentirait à recevoir le Tout-Paris des lettres, de la politique et des arts dans des pièces si mal aménagées.

Un saut chez l'ami Lampué ; un second saut à l'Hôtel-de-Ville ! Et v'lan ! Les cloisons sautent, les menuisiers donnent, les peintres s'escriment, les tapissiers s'y collent. La dignité de l'administration est en jeu. C'est la Ville qui paie ! Allez donc ! Il faut bien faire des sacrifices pour nos écoles professionnelles, n'est-ce pas, M. Pierre Morel ?

En attendant, les crédits affectés à l'école servent à l'embellissement des appartements de Mme Lecomte et l'outillage défectueux ou vieilli ne sera pas remplacé dans les ateliers.

Qu'importe ? M. Lecomte ne sera-t-il pas plus souvent au salon que dans les ateliers ?...



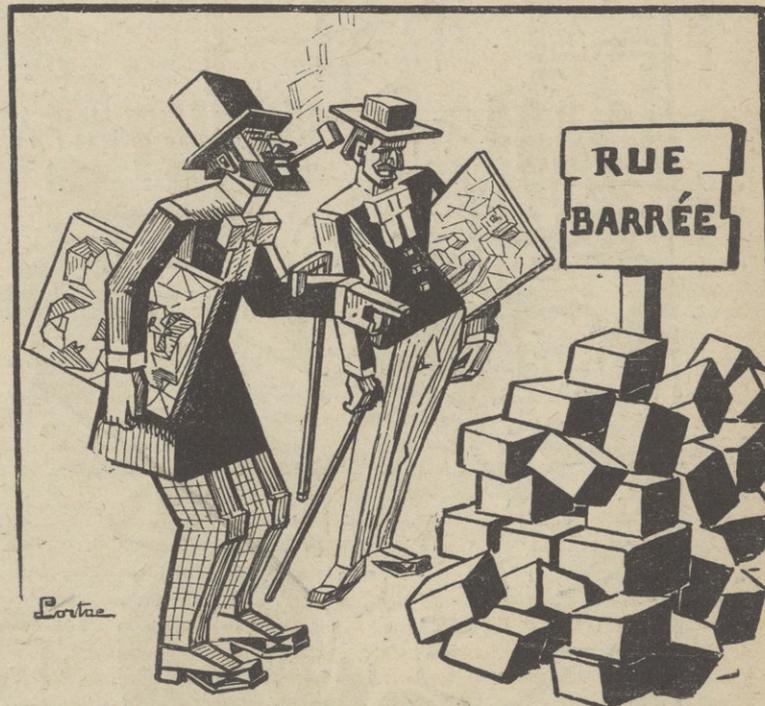
### De la rampe à la tribune

On annonce quelques candidatures sensationnelles. M. Henri de Rothschild (pain, lait, maisons et théâtre économiques) aurait le désir de tâter de la politique dans une des circonscriptions de Nice, celle de M. Gillette-Arimondy de préférence. Mais M. François Arago, autre amateur, gendre de M. Jean Dupuy et très riche lui aussi, guigne cette circonscription qui fut sienne.

Le baron Henri cherche le moyen de se débarrasser de ce gêneur.

Bonne récompense à qui pourra lui donner un tuyau.

### PROPOS DE CUBISTES



— Je me demande pourquoi il nous engueule. Il a joliment de sculpture cubiste dans son arrondissement, le citoyen Lampué !

(Dessin de LORTAC.)

## Le Browning et la Carabine

LE BROWNING

Bonjour, mignonne carabine,  
Qu'avez-vous encore à boudier ?  
Vous me faites la grise mine,  
Souriez-moi sans plus tarder !...

LA CARABINE

Jamais !... Si je vous fais la tête,  
Je sais pourquoi... cela me plaît !  
Mon cher, avouez que vous êtes  
Un bien drôle de pistolet !

LE BROWNING

Allons ! voyons ! chère voisine,  
Daignez m'écouter un instant :  
C'est parce que l'on me débîne.  
Que vous me croyez si méchant !  
Mais je sais que vous êtes bonne !  
Voyez ! je brûle à vos côtés ;  
L'amour vous trouble, ma mignonne :  
J'entends votre voix chevrotter !...

LA CARABINE

C'est l'effet de la chevrotine  
Et non de l'amour, mon bébé !  
Vous n'avez rien qui m'embobine !...  
D'ailleurs vous êtes prohibé.  
Vous vous en prenez aux personnes,  
Tandis que moi, ce n'est pas mal,  
Je n'ai jamais tué personne,  
Sinon quelque vague animal !

LE BROWNING

Oui, c'est pour cela que peut-être  
Vous, la poseuse de lapins,  
Blessâtes un garde champêtre  
Par hasard au bord d'un chemin !...  
Vous me tapez dans l'œil, poulette !  
Depuis longtemps vous savez bien  
Que je vous adore en gâchette !  
Gâcheuse ! vous avez du chien !

LA CARABINE

Non ! Laissez-moi ! je vous déteste  
Autant d'ailleurs que je vous crains !  
Causons un peu, mais pour le reste :  
Peaux de balles, balai de crins !

LE BROWNING

Carabinette ! ah ! prends bien garde !  
Je suis un faune impénitent !  
Songe qu'un œil noir te regarde  
Et que je connais le dieu Pan !  
Si tu refuses ma caresse  
— Je ne suis pas tireur au flan —  
Tu vas recevoir, ah ! bougresse !  
Quelques pruneaux, pif ! paf ! pan ! v'lan !...  
Allons ! décide-toi, ma belle,  
Car le jury dira, flatté :  
« C'est une cause passionnelle !... »  
Et je suis sûr d'être acquitté !

BERTAL-MAUBON.

## FOULES



I. — La Foule qui boit.

Dessin de JEL.



LE CHAT. — Mon cher, je m'y connais : c'est bien le plus beau clair de lune que j'aie jamais vu de ma vie..

(Dessin de NAM.)

## UNE PAGE D'ORDURE



essieurs les Camelots du Roy peuvent se flatter de posséder un croquemitaine du meilleur comique. Ce rodomont essoufflé, qui est certainement, avec Tartarin de Tarascon, l'une des meilleures créations d'Alphonse Daudet, est tout à fait réjouissant. Il vous a une façon de rouler les yeux, de secouer son ventre et de tirer sur ses moustaches qui ferait s'enfuir éperdument toute une volée de moineaux et donnerait la colique à Ernest la Jeunesse. Chaque matin, on peut le voir, le torse nu, devant la boutique à Gamelle, faisant

saillir ses biceps en margarine, branlant le torse, et lançant, d'une voix grasseyante, de retentissants défis. Après la lutte, les poids ! J'avale du feu et je mâche du verre pilé ! Qui qui veut que je le bouffe ? A vous le caleçon, militaire ! Hélas ! ces défis demeurent à peu près sans échos. La foule se tord et elle passe.

Mais où le fils d'Alphonse cesse d'être drôle pour devenir franchement odieux, c'est quand il s'évertue à baver sur Emile Zola, lequel fut toujours, pour lui, un ami et un bienfaiteur. Avec quelle ardeur jamais lassée, avec quelle opiniâtreté, ce vidangeur de lettres qui trempe sa plume dans son vase de nuit s'acharne à barbouiller de fiente l'indestructible piédestal sur quoi s'érige l'immortel auteur de J'accuse ! C'est déconcertant ! Et il faut voir avec quelle frénésie le morticolophobe ramasse toute la boue de la rue et vide toutes les fosses d'aisance pour en projeter le contenu sur le père des Rougon-Macquart. Grand fécal, ordurier, excrémental, traître, vendu, Prussien, telles sont les gentillesses ordinaires que le nabot-Léon des Camelots du Roy offre, quotidiennement, à son maître d'hier.

Il est nécessaire de rappeler ce polémiste lourdaud, qui a le front de singer Rivarol (comme s'il avait quelque chose de commun avec les Actes des Apôtres), à un peu de pudeur. L'opération est d'ailleurs aisée. Nous convions les lecteurs à examiner l'état de leur estomac et, s'ils en sont capables, à digérer la pièce qui suit, empruntée aux Morticoles, chef-d'œuvre du pesant pamphlétaire.

Il s'agit du léchement de pieds. Les étudiants en médecine sont conviés à lécher les pieds de leurs maîtres, faute de quoi ils seront blackboulés à l'examen. La séance commence. Tenez-vous bien et dégustez :

« Je pénétrai dans la salle. Bien qu'on fût en plein jour, elle était éclairée à la lumière électrique. Sur les gradins s'entassaient les spectateurs, avides de voir comment un étranger s'en tirerait. Les professeurs étaient assis dans de confortables fauteuils, tous en grand costume, toges et toques rouges. Leurs pieds, placés sur des tabourets, étaient cachés par une large couverture noire portant les armes des Morticoles, la tête de mort blanche flanquée de deux os blancs. Ils avaient l'attitude rogue et sévère. Je distinguai confusément les visages de Boudon, Bradilia, Tabard, Munte et Clopiée, mais mes regards s'attachaient à leurs mystérieuses extrémités inférieures. La grande pendule tinta. On avait vingt minutes pour l'épreuve totale, quatre minutes donc pour chaque partie. M'armant de courage, je commençai. La couverture disparut. Déjà j'étais à genoux devant ceux de Boudon. Ils étaient blêmes, gros et froids, et j'eus, en appliquant ma langue sur eux, une sensation de glace grenue et peu de dégoût, ma vive imagination m'ayant averti et me tempérant la réalité. Ma bouche s'engourdissait. N'importe ! Je suivis l'ordre indiqué : le dos, les chevilles, les orteils du pouce au petit doigt, et je remarquai avec surprise la forme bizarre de ce dernier. Il était plus un minime moignon qu'un oignon, privé d'ongle, mais avec de petites envies qui me râpaient les lèvres au passage. Je crus que je n'en finirais point avec cet informe brimborion, sur lequel se dressait un cor rond et dur, pareil à une coupole. La plante ne fut plus qu'un jeu et, tandis que j'activais, le gros pied me ballottait dans la figure, secoué par les tressaillements du propriétaire.

Le lécheur passe ensuite aux pieds de Bradilia. L'opération continue. Mais voici, avec Tabard, le gros morceau :

« Je suivis sa personne étroite et rouge et descendis jusqu'à ses pieds ou plutôt à l'endroit où ils auraient dû

être. Ma première pensée fut : « La couverture noire est restée. » Une douloureuse attention m'amena à la certitude que c'étaient bien là les pieds de mon juge, les pieds que je devais lécher, nullement comparables à ceux d'un nègre, malgré leur épaisse couche de vernis, cirée plus qu'une botte ; CAR CETTE CRASSE FORMAIT UN RELIEF ET DANS LES INTERSTICES BRILLAIT UNE CHAPELURE VERDATRE. La néfaste coloration cessait aux ongles, magots craquelés, mi-bruns, mi-jaunes. Je réfléchis : « Ce ne sont point des pieds. On ne marche pas avec ces guenilles-là. C'est une plaisanterie... Je remontai au visage, plus sinistre que tout à l'heure. Une joie maussade plissait les lèvres. Je songeai à ma bouche à moi, à ma malheureuse bouche que j'allais traîner dans ce bitume. Le tic-tac de la pendule se précipitait. Je courbai la tête. Alors, jointe à la nuance, et PLUS FORTE QU'ELLE, UNE PUANTEUR ATROCE ÉCLATA, FAITE DE TOUS LES NOIRS INGRÉDIENTS D'UN CHAUDRON DE SORCIÈRE. De mes narines, elle gagna la gorge, l'estomac, me remplit l'âme, et, soudain, invinciblement, je rejetai, SUR CES PIEDS D'ENFER ET SUR LE TABOURET QUI LES SUPPORTAIT, MON REPAS DE LA VEILLE ET MON DÉJEUNER DU MATIN EN UNE RETENTISSANTE CATACTE. JE VOMISSAIS AVEC ACRETÉ, AVEC FORCE, ET LES PIEDS S'AGITAIENT, PATAUGEAIENT DANS CETTE FANGE VENGESSE. Je ne distinguais plus rien, aveuglé par l'odeur, empoisonné par la vue, et secoué de hoquets jaillissants. Quand je fus soulagé, je me levai d'un brusque tour de rein et sortis de la salle en courant, poursuivi par des rires et la vision rapide de tous les spectateurs debout et convulsionnés d'allégresse. »



Eh bien ! que pense-t-on de cette littérature de salle de garde ? Est-ce assez complet, est-ce assez gentil, ce petit récit de léchage de pieds ? Prenez maintenant toute l'œuvre de Zola, la Terre, Pot-Bouille, Nana, tout ; choisissez les tableaux les plus audacieux, faits d'ailleurs d'après nature et avec art, et comparez-les aux tristes narrations sorties de l'imagination du croquemitaine royaliste !

Ah ! le terrible polémiste peut rouler Zola dans les immondices et rendre son dîner à ses pieds, il ne parviendra pas à effacer cette page monstrueuse tombée de sa plume en délire. Le voilà jugé. Désormais on est fixé sur le féroce pamphlétaire. Cet homme-là n'écrit point. Il dégueule.

### HÉRITIERS



— Eh bien, il a bonne mine le nononcle, maintenant !

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)



### Ce qui est bon à prendre...

Des religieuses sont propriétaires d'un immeuble, rue Tournefort. Le concierge pensa un jour à grossir son casuel. Il augmenta les loyers des logements à louer, à l'insu des sœurs, et, pour masquer la filouterie, fabriqua de fausses quittances.

Mais voilà que tout se découvre. Le portier est renvoyé, mais l'augmentation est maintenue. Ce qui est bon à prendre est bon à garder, n'est-ce pas ?

### Anastasie-Snell

Le citoyen Snell, rédacteur en chef de la partie littéraire de l'*Humanité*, est un censeur sévère. Suisse et protestant, le citoyen Snell s'effarouche de toute expression qui n'est pas absolument « honnête ». Et s'il préside, par une étrange malice du sort, à la rubrique *Les choses en riant*, le citoyen Snell n'admet point qu'on rie autrement que gravement, comme on rit chez les calvinistes.

C'est vraisemblablement à lui que Louis Pergaud doit d'avoir vu son beau roman *Miraut* (publié intégralement depuis par le *Mercur de France*, ce vicieux !...) coupé, châtré, à l'usage des lecteurs genevois de l'organe (encore un mot que le citoyen Snell couperait !) socialiste.

C'est en tout cas à lui que nous devons de savoir que Maupassant est un auteur licencieux que des socialistes ne peuvent aborder qu'après que le citoyen Snell l'a proprement cuisiné. C'est à lui que notre collaboratrice Fanny Clar dut d'apprendre qu'une nouvelle finissant sur *Nom de Dieu* ! est un scandale qui appelle ciseaux et ratures. Et c'est encore à lui que René Legand, auteur de l'article sur Nazi publié récemment par l'*Humanité*, devra de connaître que *pédérastès* est peut-être un mot pour « journal bourgeois » mais inadmissible dans une feuille socialiste.

Flaubert a eu de la veine de ne pas avoir le citoyen Snell pour juge !...



Le citoyen Snell ne censure pas seulement les expressions risquées. Il rogne, taille et rature toute citation d'auteur ou de journal qui n'a pas son agrément.

Certain jour, Maurice Allard, dans un leader, cita les *Hommes du jour*. Anastasie-Snell coupa, rendant, d'ailleurs, la phrase parfaitement inintelligible. La semaine dernière, René Legand dans son article sur Nazi commit le même crime. Anastasie-Snell appliqua le même châtement. L'auteur avait écrit : « ... notes de littérature parues dans les « Hommes du Jour », « Comœdia »... » ; Anastasie-Snell biffa et écrivit : « ... notes de littérature parues çà et là, « Comœdia » entre autres. »

Quel dommage que le citoyen Snell soit parpaillot : la Congrégation de l'Index lui ferait une place d'honneur !

### Les rigolos...

Les amateurs de gravats, d'étoffes élimées et sans couleur, et des bois mangés des vers entrent à nouveau en bataille.

Ils marchent maintenant contre les « Brutes » qui veulent attenter à la beauté de Paris en démolissant les boîtes à puces et les nids à tuberculose de la rue des Deux-Ponts.

« On va détruire un des bijoux de Paris ! » clame Emile Bernard, initiateur de Gauguin — c'est lui qui le dit ! — qui détrempe d'eau bénite le noir avec lequel il peint aujourd'hui.

Détail sans importance :

Aucun des protestataires n'habite rue des Deux-Ponts.

### Et ça ne fait de mal à personne...

Mon ami Jacques est un garçon délicieux. Dévoué, prêt à remuer ciel et terre (il en est capable !) pour les amis ; élégant, amusant, remuant, mon ami Jacques séduit. Il a un défaut :

il bluffe. Il est d'ailleurs possible qu'il ne s'en aperçoive pas. Mon ami Jacques est à tu et à toi avec tous les ministres (ce naïf croit que ça épate encore quelqu'un !) ; il joue au poker avec Poincaré ; le Protocole tout entier s'inquiète s'il n'est pas dans un cortège officiel, et les rois, quand ils l'ont vu, exigent qu'il leur soit présenté.

Mon ami Jacques conte cela à tout venant ; et, comme nul ne dit mot, il se croit envié ; et mon ami Jacques est ravi.

L'autre jour, mon ami Jacques est allé un peu loin. Accrochant sur le boulevard notre rédacteur en chef, mon ami Jacques, radieux comme à l'ordinaire, s'écria :

— Avez-vous lu le communiqué de mon agence ?

— Non.

Mon ami Jacques tira alors de sa poche un papier et lut :

— *Le premier numéro du « Bonnet Rouge » est paru. Comme nous l'avions promis ses fondateurs...*

Notre rédacteur en chef ne broncha pas. Le ton du lecteur marquait à l'évidence l'intention.

Et mon ami Jacques poursuivit sa lecture, détachant les mots, ponctuant chaque image d'un geste d'orateur, tant et si bien que les passants s'arrêtèrent et firent cercle, ce qui n'intimida pas — au contraire ! — le lecteur.

Quand mon ami Jacques eut terminé et qu'il eut d'un coup d'œil triomphal jugé de l'effet produit sur notre rédacteur en chef, celui-ci, froid et digne, lui prit les mains : *Merci ! C'est vous qui avez fait ça ?*

À quoi mon ami Jacques, avec des minauderies charmantes, répondit :

— Je ne vous dis rien... je ne vous dis rien !

Notre rédacteur en chef avait compris.

— Cachottier !... Mais c'est que vous avez une jolie facture !...

Et mon ami Jacques dit simplement :

— Voilà.

Le lendemain, mon ami Jacques entra tout rayonnant dans les bureaux du *Bonnet Rouge* :

— Hein ?... Vous avez vu ?... Toute la presse de province reproduit mon communiqué !

Brave garçon ! il faut pourtant qu'il sache que ce communiqué, sorti de nos bureaux, est de la plume d'un rédacteur du *Bonnet Rouge*.

### On n'est jamais si bien servi...

La *Revue Socialiste*, directeur André Lebey, rend compte de la cérémonie en l'honneur de Benoît Malon. Les discours qui y furent prononcés y sont fidèlement notés, mais aucun commentaire ne nous indique l'accueil qui leur fut réservé. Il y avait pourtant là des personnages et des orateurs de marque : Jaurès, Vandervelde, Georges Renard, etc. Un seul discours a, paraît-il, soulevé quelque émotion... du moins si on en juge par le compte rendu de la *Revue Socialiste*. « Une ardente acclamation accueille ses paroles ».

Il s'agit des paroles du citoyen André Lebey.



Il n'y a pas que le citoyen Lebey qui attire lui-même l'attention du public sur l'effet de ses discours. M. Albert Métin, député, pense aussi qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Aussi chaque fois qu'il intervient à la tribune de la Chambre, M. Métin passe aux rédacteurs parlementaires une petite note où se trouvent, de sa main même, reproduites, avec la précision de la sténographie, ses petites improvisations. Et, invariablement, la note se termine par ces mots, placés entre parenthèses : *applaudissements*.

### Prêchons d'exemple

Le camarade Louis Grandidier, le propagandiste néo-malthusien bien connu, principal rédacteur de *Génération consciente* (*Moyens d'éviter la grossesse ! Pourquoi ! Comment !*) est père depuis dimanche d'une jolie fille.

La mère et l'enfant se portent bien. Le père aussi.

Tous nos vœux.



# LE COMBAT DES TRENTE

## Rétrospectivement

Cité Rougemont. Société des gens de lettres. Assemblée générale extraordinaire.

Ils sont trente, trente « perturbateurs » paraît-il, qui, devant la vacance du poste de délégué, ont profité de cette occasion à ne désobliger aucun titulaire pour demander que la fonction soit désormais confiée, hors toute espèce de littérature, à un employé rétribué, à un ad-mi-nis-tra-teur.

Cela vous paraît tout simple, et à moi aussi. Les membres de la société, qui ne se paient pas de mots, que n'a pas grisés l'« apothéose » de la Sorbonne, qui l'ont même considérée, à distance, d'un œil un peu sceptique et amusé, admettent que leur association est surtout une agence de recouvrement.

Mais le comité fait bloc contre la réforme, en apparence du moins, car il en est deux ou trois qui seraient plutôt favorables, s'ils pouvaient décentement se désolidariser. Ils ne le peuvent pas, c'est évident, en pleine bataille, et personne ne songe à leur en vouloir.

Seulement, pourquoi y a-t-il bataille, puisque tous également recherchent le bien de la communauté ; puisque les abus résultant de la situation de délégué-littérateur crévent les yeux, que tant de y apportent la contribution d'un témoignage soit écrit, soit moral ; puisque la Société des auteurs, admirablement régie et rendant le maximum de ce qu'elle peut produire, par le système que réclament les Trente, est là pour servir de modèle ?

Mystère ! On ne saura jamais. Les bruits les plus divers circulent. Il en est d'égayants, il en est d'incroyables. Celui qui s'accrédite, de source officielle, c'est que le comité, au cas d'échec, est résolu à se retirer. Pourquoi ça ?

Un coup de sonnette. La fumée du tabac ennuageant l'atmosphère, estompant les costumes, met en valeur les masques tendus, crispés. J'aime, chez tous ces honnêtes gens, mes collègues, ce pouvoir de se passionner qu'ils gardent intact, non gagnés par l'indifférence générale. On peut les blâmer, on peut les louer — ils ne sont ni blâtables, ni louables pour ce culte de l'idéal qu'ils gardent en eux, pour cette belle fièvre qui secouera tout à l'heure les doyens comme les néophytes (1). On meurt, ici comme partout, entendu ; on n'y vieillit pas... moralement du moins.

Mais, précisément parce que ce sont des idéalistes, précisément parce qu'ils y ont mis foi, donné créance à leur représentant, ils le veulent fidèle, impeccable... Et c'est par des cris de fureur qu'ils accueilleront, tout à l'heure, les révélations stupéfiantes de Louis Forest, de Théodore Cahu, d'Alfred Duguet : le premier racontant que le même éditeur, lui ayant promis deux sous la ligne de la reproduction pour les membres de la société, n'en donna plus qu'un après avoir reçu la visite du délégué ; le deuxième attestant qu'après un vol considérable dont la société, jadis, faillit être victime le comité couvrit du manteau de Noé le délégué (non coupable, mais responsable) parce que le délégué était un confrère ; le troisième, lisant les lettres d'un délégué félon à son mandat en sollicitant que ses œuvres, à lui, fussent publiées plutôt que celles d'un confrère.

Tout ceci déchaîne l'orage. Puis tumulte, interpellation. L'assemblée, debout, vocifère. Le président s'époumone, agit les bras comme un noyé au-dessus de la houle, la sonnette comme un perdu. Le radeau du comité semble osciller dans la tourmente... Ah ! le beau meeting !

Mais le silence se rétablit pour le discours du président. Il est excellent son discours, à Georges Lecomte, ému à point, inquiet pour l'avenir, habile merveilleusement, justement applaudi...

Il menace du Conseil d'Etat. Bigre ! Menace de la démission du comité, menace de l'intervention du Conseil d'Etat... ça fait beaucoup de menaces pour une seule assemblée. D'autant que les auditeurs ne semblent pas aujourd'hui d'humeur timide...

Quelqu'un — moi, après tout ! — se rebiffe ; profite de l'occasion pour planter un jalon, déposer sa carte, au sujet d'une autre histoire. Quelques visages amis ont le sourire, y compris Georges Lecomte, qui fut parfait en ladite occurrence.

Et Pierre Decourcelle parle, appuyé de chiffres, d'une documentation serrée et précise, le maître discours qui convenait. Il nous rassure quant au Conseil d'Etat, il nous rassure quant au ministre. Sauvés, mon Dieu !... Et, pour ramener la paix, afin que la conciliation prédomine, il obtient de M. Jules Lévy et des Trente le retrait de leur motion ; laisse la possibilité du choix parmi les littérateurs à la sagesse du comité, à la condition que, rémunéré suffisamment et favorisé d'un tant pour cent sur l'augmentation du rendement obtenu par son zèle, le délégué n'aura pas

(1) N. B. — Je ne suis pas candidate.

d'autre occupation au dehors et renoncera au bénéfice de la reproduction de ses œuvres, tant qu'il détiendra son mandat.

Voilà la solution. Decourcelle est acclamé.

— Aux voix ! Aux voix !

On vote dans un hourvari effroyable. Pourtant, un ordre relatif préside à l'enregistrement des noms.

Stupeur. On n'était que 191 votants : il y a 194 bulletins dans l'urne !... Six bulletins blancs ; 93 pour la réforme, 95 contre. Majorité de deux voix pour le comité, alors que les deux présidents d'honneur lui en apportaient quatre. Donc, au réel, égalité.

Restent les trois intrus, les trois blancs phénomènes qui font planer sur l'urne le spectre du Doute. Decourcelle, d'autres réclamant le pointage. Il paraît qu'il ne peut plus se faire, les bulletins ayant été fâcheusement laissés en état de vagabondage.

Aucun parti n'accuse l'autre. On se contente d'enregistrer.

Victoire à la Phrygie, et dont aucun ministre ailleurs, si cramponné qu'il soit au pouvoir, ne se contenterait. Mais nous sommes dans le domaine des Muses. Sourions, voyons venir, et saluons par avance le courageux confrère qui, après une telle manifestation, osera occuper le poste de délégué — de délégué de la moitié de la Société des gens de lettres.

## Demain

Aucun ne s'est trouvé. Le comité — il convient de l'en féliciter — a compris que sa majorité était... relative. Et les sages qui le conseillent judiciairement ont opiné pour une contre-épreuve. Donc demain, cité Rougemont, réouverture du débat — et vote.

Chiche qui s'en dédit !... Car le comité, plus que jamais, repousse l'amendement Decourcelle.

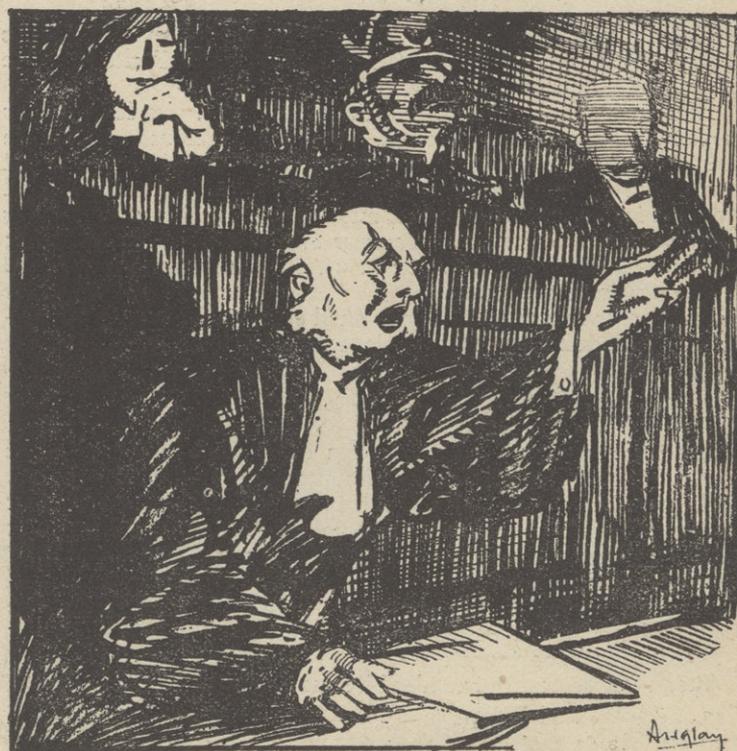
Mais pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Un bonnet rouge à qui nous révèle le mot de l'énigme, la solution du problème, la clef du mystère, le secret du souterrain !

SÉVERINE.

## Ça n'est rien

Grand émoi... MM. Briand et Caillaux ont échangé des propos aigres. Que va-t-il se passer ?...

Calmez-vous, bonnes gens. Tout s'arrangera. D'ici au 14 décembre, jour où M. Briand videra son sac, les conseils élyséens auront calmé les nerfs de l'ex-camarade. Et puis... et puis voici venir les élections... Et cette préoccupation change bien des choses. M. Briand et M. Caillaux seront de la même combinaison ministérielle — et prochainement, croyez-en le Bonnet Rouge.



IMPUNITÉ

— Messieurs, vous serez encore indulgents pour ma cliente : elle a été déjà acquittée trois fois pour crime passionnel.

(Dessin de AUGLAY.)

Moulin de la Galette : LE PILON



Le Pilon chasse

Le Pilon est pauvre, par définition. Sa robe est misérable, achetée n'importe où, ou obtenue d'une amie « arrivée ». Dans ce dernier cas, elle a du chic. Quelques pincés, un ourlet, et « c'est fait comme pour moi ».

Le chapeau a semblables origines. Suivant la mode, il change, mais c'est toujours le même,

La chaussure est fille de l'Incroyable.

Le linge? Existe-t-il? Nul ne le sait. Le Pilon n'en a pas besoin. Il ne « couche » pas : il pilonne.

Pilonner est facile, sauf la manière. Le bon Pilon doit être bon copain. Il doit se nommer Andrée ou Marcelle, équivoquement.

Au Bal du Moulin, il arrive se dandinant, l'air un peu voyou. Il y faut de la mesure. Il serre des mains, baise des joues et des barbes. Le travail commence. Là une cigarette, là une consommation, ailleurs cinquante centimes, sans préjudice d'une nouvelle consommation.

Le discours, modelé par l'éloquence individuelle, est immuable au fond et souvent véridique : « Mon vieux, pas de chance; malade, rien à faire. Ah! la la! ».

Ceci au rythme de la danse.

Le Pilon n'en manque pas une. Travailler est bien: s'amuser aussi, hein!

A la sortie du Moulin, il faut descendre les pentes raides en glapissant, en faisant les gestes de farces ineptes. Au Boulevard, on quitte les copains : le travail, le vrai, commence.

Et le Pilon monte à « La Sonnette ». Il truque sa robe en jupé de fillette et, les cheveux dénoués, il danse. Il ne danse pas pour danser : il pilonne. Il pilonne, au tarif majeur. Pièces de quarante sous, cigarettes à bout doré. Puis le gros morceau : le souper « Il est temps de déjeuner! »

Le Pilon pilonne et jamais n'a d'argent. Dame! si l'éther n'est pas cher, la cocaïne l'est davantage. Et puis il y a parfois le Pilon du Pilon, homme ou femme, suivant le goût ou le genre.

PUCK.

UN FAUX

La lettre que nous avons publiée la semaine dernière, signée Pierre Renaudel, était, paraît-il, apocryphe. Nous aurions dû nous en douter : cette lettre, spirituelle, aimable et bien venue, ne pouvait être du citoyen Renaudel. Nous avons manqué de flair. Le Bonnet Rouge ne se le pardonne pas.



Le Pilon déjeune

SUIVANT LES CAS...

Un bon procureur de la République ne doit jamais être embarrassé.

Se trouve-t-il en présence d'un accusé dont la conduite privée ne fut pas exempte de toute peccadille et qui se permit quelques amours illégitimes — chose qui n'arrive jamais à ces messieurs de la cour, comme vous savez — immédiatement ses mœurs deviennent inavouables et constituent une charge accablante de culpabilité.

Au contraire l'accusé, par une chance qu'on ne goûte bien qu'à ces moments-là, est-il irréprochable de ce côté, autre charge non moins écrasante.

Ecoutez plutôt M. Laurence, avocat général, tonitruer dans l'affaire Pœckès :

— Oh! certes! Elle (Mme Pœckès) fut irréprochable, nul n'en douterait, certain que ses sens étaient aussi glacés que son cœur. Ce que je lui reprocherai, c'est de s'être drapée dans sa froide dignité et son impassibilité. (*Intransigeant* du 30 novembre).

Mesdames, vous êtes prévenues!



Mme Marguerite Calloch n'avait pas mangé depuis trois jours.

— Que faire en l'occurrence?

— Crever de faim! dit le législateur bien nourri.

Mme Calloch vola, elle, pour 1 fr. 45 de chocolat.

Cas pendable! Seule la mort...

Par hasard, Mme Calloch tombe sur un brave homme, M. Hubert du Puy, déplorable magistrat, qui a du cœur et qui acquitte.

— Il n'y a pas délit, prononça-t-il.

— Vous êtes fou? mon cher président, riposte le parquet. Pas délit? Nous allons bien voir.

Et il fait appel. (*Matin* du 20 novembre 1913.)

Espérons qu'il y aura des juges à Paris pour condamner cette criminelle comme elle le mérite.



PETITES RECETTES

LA CAMELOTE ROYALE

Faites un choix de cerveaux  
Tout nouveaux.

Enlevez-leur la jugeotte.

Remplacez par l'Oraison

Leur raison.

Joignez-y une marotte.

Tous les cerveaux préparés  
Et servés,

Coiffez-les d'une gamelle,

Puis recouvrez ce chapeau,

Du drapeau.

Félez-bien chaque cervelle!

Vous hachez trois fleurs de lis

Dans les plis

D'un gonfanon tricolore

Que vous laissez tout un jour

Dans un four

Plein d'émanations de chlore.

Vos phénomènes sont prêt.

Sans arrêt,

Dressez-en vite une liste.

Titrez-la : Faubourg-Germain,

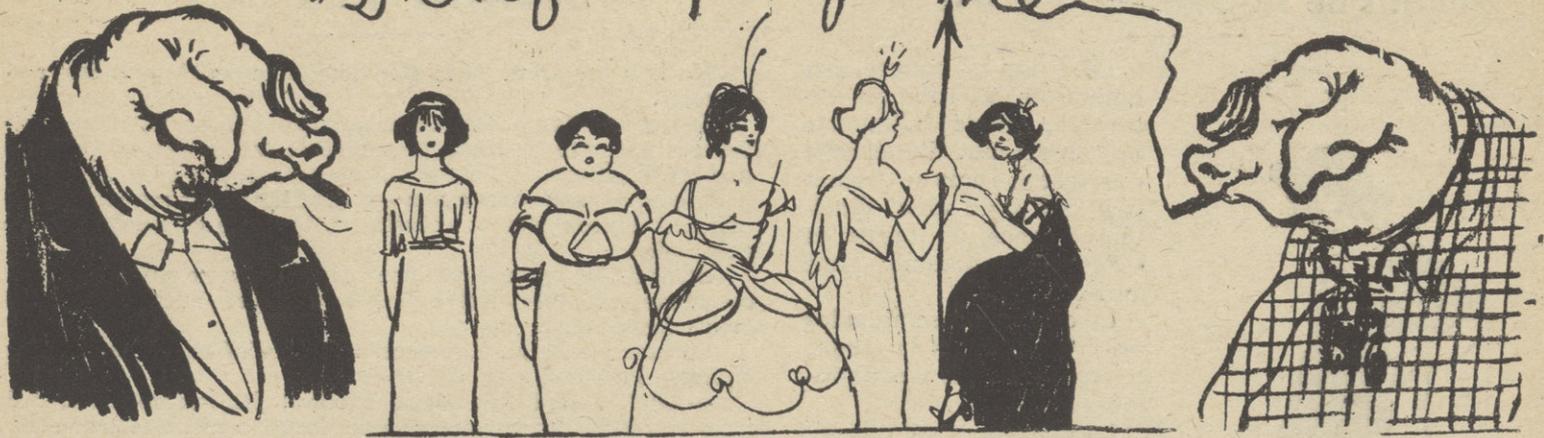
Pour demain,

Camelote Royaliste.



(Bois de DÉLIGNÈRES.)

# L'enfer parfumé



— Savez-vous les deux raisons qui me feront quitter le music-hall, un jour prochain ? nous demandait une danseuse célèbre. C'est qu'on vous y tape sur le derrière et que tout le monde vous y tutoie.

Sous leur forme brève et paradoxale, ces doléances résument excellentement la moralité des coulisses de l'Enfer parfumé.

Ne posons pas à la vertu. Ne nous effarons point des enfantillages ou des « essais artistiques » honnis des pudibonds sénateurs. Où nous sommes, il ne s'agit point d'art. Nous parlons de mœurs, uniquement de mœurs, des habitudes qui règnent dans les coulisses ou sur le plateau. Et nous ne leur trouvons pas d'excuses, si nous y voyons des explications déplorables.



Que ce soit pendant les répétitions ou les représentations d'une revue, les couloirs étroits sont encombrés de femmes dévêtues qui attendent le moment de passer en scène. Derrière les décors, les machinistes bavardent, le régisseur hurle, le journaliste ou le visiteur, le gigolo bien mis ou l'ami sérieux circulent, frôlant le troupeau sans défense des figurantes déshabillées.

Cela vous a déjà un air fâcheux, un aspect égrillard de maison close, une tenue de lieu de plaisir où l'on vous exhibe, moyennant rétribution, de la peau et des fards. Il est difficile d'exiger que des coulisses aient la chasteté d'un couvent. Ce n'est point à cela qu'il faut prétendre. Mais plus que dans tout autre endroit, précisément parce que les femmes sont là nues par métier, justement parce qu'il ne peut être question de fausse pudeur, il serait nécessaire qu'on observât vis-à-vis d'elles une discrétion qu'on a accoutumé d'apporter quand on entre dans un magasin où travaillent des jeunes filles, qu'on repoussât de ces magasins à coulisses ceux qui n'ont rien à y faire, et qu'on évitât à ces ouvrières du théâtre des promiscuités masculines ou féminines absolument inutiles et immorales.

Or le secrétaire général, puis l'ami du secrétaire, puis l'ami de cet ami, le monsieur qui « a ses entrées » parce qu'il est actionnaire de la maison ou parce qu'il est le protecteur de l'étoile, ou parce qu'il a fait jouer un sketch, ou parce qu'il a donné à ceux qui gardent le sérail quelques preuves de sa libéralité, tous ces gens-là trouvent le moyen de se glisser de loges en loges et d'avoir prétexte à renifler dans les couloirs les gorges nues.

Tripotée, tapotée, humée par les uns et les autres, la jeune femme arrive près de la scène où le régisseur n'est point sans désir, où le machiniste ne déteste pas la plaisanterie, et elle va subir les regards du public après avoir goûté les joies des frôlements répugnants et des compliments qui salissent.



— Ne vous attendrissez pas sur son sort, disent les bonnes âmes. Ce n'est pas une vertu cette enfant ! Nous

savons ce qu'elle vaut. Si c'est au Caf-Conc' que vous allez chercher des exemples de moralité ! »

Les trépanations les plus savantes ne permettraient point d'extraire des cerveaux ces préjugés-là. Mais quand des troupes de danseuses sont formées de fillettes de quinze à seize ans — et souvent les lois sont habilement tournées — quand des gamines de la figuration viennent suer pendant trois heures pour des salaires infimes, quand on sait la consommation effroyable de jeunesse que fait le music-hall, comment peut-on deviner si dans ce troupeau résigné il n'y a pas au moins une innocence à respecter?...

Evidemment les « galériennes » savent ce qui leur arrivera. Nous assistions dernièrement à une scène qui éclaire cette résignation d'un jour triste et cruel — le vrai.

Un habitué des coulisses « pelotait » une danseuse qui n'avait qu'une moitié de vêtement et caressait ses formes du côté où ce vêtement les recouvrait. Alors la femme, d'une voix sans passion, dit cette phrase : « De l'autre côté, vous savez, il n'y a pas d'étoffe. » Et l'habitué de rire et de profiter du conseil.

C'est l'échantillon de l'esprit du music-hall, qui s'épanouit dans l'atmosphère où toutes les notions de pudeur sont renversées, où le novice hésite et ne sait plus ce qui est permis ou défendu, où le gros mot est naturel, du directeur au dernier des ouvriers, et l'obscénité presque de rigueur.



— Au fond, nous expliquait un régisseur, il n'y a pas plus d'immoralité dans les coulisses d'un Caf-Conc' que dans un atelier de couture.

Pardon ! l'atelier où des femmes vivent nues n'est point celui des modistes ou des couturières. Les voisinages dangereux des ateliers ne sont pas ceux de la loge où s'écrasent des figurantes. La conversation est décollétée dans l'atelier. Au music-hall, les femmes elles-mêmes le sont. Et toute la différence est là.

Vérité si lumineuse, d'ailleurs, que les directeurs des établissements eux-mêmes en sont éblouis, et qu'ils interdiraient rigoureusement l'entrée des coulisses à tous les profanes, s'il n'y avait des ménagements à prendre avec les gens influents. Aussi, dès qu'une porte est entr'ouverte, dix personnes se fauflent, et la foule force le passage.

Nous arriverions presque, d'ailleurs, à reconnaître que cette licence est préférable à toute interdiction en nous rappelant la réponse que le directeur d'un petit music-hall de Montmartre faisait à notre demande de pénétrer près d'une artiste :

— C'est défendu monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas de loges, et que toutes ces dames se déshabillent ensemble.

— Il n'y a pas de loges !... Quand un directeur a une raison d'être sage, sa raison n'est pas avouable.

(Illustration de GIR.)

**Ah! jeunesse!**

L'auteur dramatique qui a récemment joué avec insuccès dans un grand théâtre tout proche d'un grand journal des Boulevards est l'amant indiscuté de la grande actrice directrice.

Or la dame de ses nuits n'est plus de première jeunesse. Aussi bien a-t-on dit de l'auteur des *Requins* qu'il : Marchait avec son siècle !

\*\*\*

## SPORTEZ-VOUS BIEN

### La vie à grandes guides.

On s'amusa fort il y a trois semaines à l'une des réunions d'obstacles de Vincennes.

Un hurdle-racer affiché partant et distribué au mutuel présente, quelques minutes avant la course, des signes évidents d'un malaise difficilement explicable. Ce fut à un point que le cheval ne prit pas part à la course et que les paris faits sur lui furent remboursés.

Ce retrait subit n'éveilla pas cependant la sagacité des commissaires pas plus que celle des membres de la commission du doping, et ce petit... incident se termina, somme toute, au mieux pour le peu habile entraîneur, habitué jusqu'à ce jour à exercer son savoir-faire en vue des champs de courses de province.

N. B. — Le cheval ainsi secoué par une dose mal proportionnée a, paraît-il, juré de se w... pardon ! de se venger. Mais ce sont là fanfaronnades d'animal !

### Un poing, ce n'est pas tout.

Il était l'espoir de tous les bons sportsmen, et beaucoup voyaient en lui le futur champion du monde de boxe.

A peine âgé de 18 ans, il connut les plus grands succès pugilistiques et la gloire. Du public il fut l'idole que rien ne semblait devoir détrôner.

Oui mais... jeunesse parla. Las de la desséchante gloire du ring, il voulut en connaître d'autres, et se lança carrément dans la grande vie. Deauville succéda à Maïtrot, les salles du Casino remplacèrent celles de l'entraînement, et ses succès ne furent plus que féminins. Mais à trop brûler la chandelle s'use. Notre comingman remonta sur le ring, diminué sinon réduit, avec infiniment moins d'assurance et de maîtrise qu'autrefois. Il a fait des blagues ; et son match de Genève contre un boxeur truqué restera légendaire.

Carpentier le sait ; il connaît maintenant l'impopularité, car les sifflets ont remplacé les applaudissements.

Aussi travaille-t-il dur pour battre, le 8 décembre, Bombardier Wells et devenir ainsi champion d'Europe. Y réussira-t-il ?

*That is the question!*

LANCEMENT



— Ma nouvelle nièce, baron .

(Dessin de AUGLAY.)



### Auteurs et Critiques.

Il est une maladie que l'Institut de Beauté décrit par M. Alfred Capus dans sa récente pièce des Variétés ne traite pas, et c'est bien dommage. Localisée dans l'épiderme, elle mériterait tous ses soins. Il s'agit de l'hyperesthésie suraiguë dont sont affligés en ce moment les gens de théâtre. Comédiens et auteurs, blasés par nos éloges, grisés par l'encens d'une adoration perpétuelle, par notre sollicitude inquiète et notre maladroite curiosité, n'admettent plus la moindre restriction dans l'apologie, défontent à la plus timide réserve, et poussent, devant l'audace d'une critique, des appels d'assassinés !

Il faut convenir que la tâche du juge en matière théâtrale devient singulièrement épineuse. Nos artistes ont accoutumé de lire dans les gazettes de si enthousiastes « communiqués » que l'hommage raisonné d'un Aristarque leur paraît toujours singulièrement insuffisant, pour ne pas dire irrévérencieux.

Quant à nos dramaturges, il suffit qu'on ne les place pas entre Shakespeare et Racine — un peu au-dessus de Corneille — pour qu'ils brandissent sur l'imprudent chroniqueur la foudre d'un article vengeur, ou tout au moins l'éclair d'une lame de duelliste.

Il y a là une étrange exagération de la sensibilité, chez des êtres qu'un long contact avec le public et ses boutades devrait avoir aguerris contre ces mêmes vexations... qui sont encore de la petite monnaie de gloire !

Il faudrait sans doute en venir à cet ultime moyen d'entente : Chaque auteur étant maintenant doublé d'un critique s'en tiendrait à l'analyse et au commentaire de ses propres pièces. Voilà qui simplifierait le problème, aplanirait bien des difficultés, supprimerait les incidents mélodramatiques. Les auteurs critiques seraient contents... et les critiques auteurs, qui, fort heureusement, produisent beaucoup de pièces, auraient encore assez de besogne.

Quant au public... mon Dieu, le public continuerait à aller, comme il l'a toujours fait, aux pièces qui lui plaisent, qu'elles soient d'un critique ou d'un auteur !

DOM JOSÉ.

### Avis et Nouvelles.

Mesdames, Messieurs,

Ici l'on chante. Vous n'y entendrez pas la romance bête, le couplet patriotique, lancé par un chanteur à l'air fatal. Vous n'y rougirez pas aux obscènes déhanchements d'une gommeuse. La chanson saine, avec son rire et sa tendresse, sa satire bonne enfant, la chanson du peuple en un mot, tient ses assises tous les dimanches soir au Palais des Fêtes, 199, rue Saint-Martin.

Voici ses interprètes, non point par ordre de talent, mais pêle-mêle, au hasard de la plume : Marguerite Greyval, Broka, Jean Rictus, Xavier Privas, Francine Lorée, Mévisto, Irma Perrot, etc...

L'entrée n'est point chère : 1 fr. 50 et 1 franc.

### Les choses qui parlent.

Le directeur qu'on surnomma le Magnifique fut obligé cet été de faire — pour raison de santé — une longue absence de son théâtre. De quelle maladie souffrait-il ?

Nous en eûmes récemment l'explication. Le Magnifique avait laissé son théâtre à un directeur, ancien journaliste et aussi mari malheureux...

Quand le directeur estival prit possession du bureau de son prédécesseur, il s'aperçut que quelque chose y était changé. Le petit meuble cavalier et hygiénique n'était plus à sa place, près du lavabo.

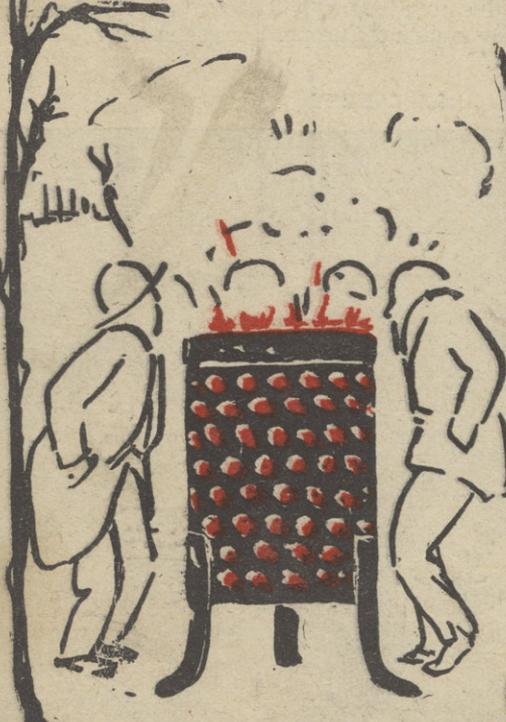
Par contre, à la place dudit meuble hydraulique..., se trouvait un verre... verre destiné, de toute évidence, au rinçage de bouche... Alors s'explique l'épuisement du Magnifique !

v'la décembre  
qui met



aux fenêtres

aux mains  
des  
gosses



... dans la rue

parfois au ciel

MR. Diligent.  
le rouge de  
mon bonnet

(Composition de RAPHAEL DILIGENT.)